



Les Vergers sur la Mer

Charles Maurras

La France séquanienne et la France provençale

Extrait de "À Jacques Bainville", préface à *L'Allée des Philosophes*

Paris [France], Société Littéraire de France, 1923
In-8°, XXII + 306 pages

Texte repris du site "La Bibliothèque Royaliste" (<http://www.royaliste.org>)

Texte mis en ligne le 25 mai 2007, site fermé fin 2014

Extrait du Royaliste.org

<http://www.royaliste.org>

La France séquanienne et la France provençale

- Univers - Bibliothèque - MAURRAS, Charles -



Date de mise en ligne : vendredi 25 mai 2007

Description :

Extrait de *l'Allée des Philosophes*, in *La Dentelle du Rempart, choix de pages civiques en prose et en vers (1886-1936)*, Grasset, 1937.

Royaliste.org

Charles Maurras explique à son ami comment le titre de l'Allée des Philosophes, qu'il lui dédie, faisait d'abord dans sa pensée un simple vis-à-vis à celui d'un autre de ses ouvrages, l'Etang de Berre.

à Jacques Bainville.

L'azur pâle ou doré de cette conque provençale m'ayant engendré et nourri, accru et formé, j'apportais l'indécise tendance de mes dix sept ans aux perspectives ombragées que votre Île de-France allonge vers ses miroirs d'eau. C'est là qu'achevant d'être instruit, je me suis senti dirigé. Paris, le Parisis, la forêt où nos Déracinés se perdirent, procurent l'éducation et l'encadrement à qui n'a point tranché ses premières racines. L'ancien batteur des voies romaines qui portent notre Pont Flavien suivit, comprit, aima vos splendides pavés du Roi qui énoncent avec la même force paisible la souveraineté de l'Esprit.

Le nom de mon livre avait été inscrit par le duc d'Aumale dans votre Valois, au parc de Chantilly, pour perpétuer la mémoire des entretiens du grand Condé et de ses familiers « dans ces superbes allées », disait l'un d'eux, « au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisent ni jour ni nuit ! » Aussi bien, j'aurais pu cueillir la même inscription à Versailles : il y a bien deux siècles, qu'elle y est mise, dans les allées du petit parc qui ont aussi résonné des pas et des voix de Huet, de La Bruyère, de Bossuet quand ils faisaient entre eux ce qu'ils nommaient tranquillement leur « société des choses humaines et divines ».

Tout compte fait, quels vrais philosophes ce furent ! Du temps de ma jeunesse, en avance de longues années sur la vôtre, mon cher ami, on était sans grande piété et même sans justice aucune, pour les traces laissées par de tels agonistes du savoir, de l'éloquence et de la raison. Il était peu fréquent qu'un jeune Français les cherchât. Pardonnez moi d'en radoter, nous nous aimions si peu ! Nous nous préférons tant de grandeurs étrangères, mêmes fausses ou enflées ! L'étudiant, élève de maîtres en vogue ou simple nourrisson des Muses, réservait toutes ses tendresses à une « allée des Philosophes » qui monte à Heidelberg de l'autre côté du Neckar et porte le vocable heureux de *Philosophenweg*. Votre aîné Maurice Pujo, qui est mon cadet de beaucoup, a raconté quels pèlerinages y faisait encore sa génération et quelle religion passionnée elle y apporta ! Il s'en faut qu'aujourd'hui la vénération des gloires nationales ait égalé ce fanatisme. Nous ne sommes pas obsédés de Descartes ou de Gassendi autant qu'on l'a été de Hegel et de Kant. Et tant mieux : ce qui doit être rétabli n'est pas une obsession fumeuse d'iniquités compensatrices, mais le juste équilibre du jugement. Où le pendule oscille, l'esprit marque un point fixe pour la pensée.

La jeunesse contemporaine trouve tout naturel d'être française et de n'être pas allemande ; il y a vingt ans, c'était moins simple, et ce naturel là dut être dégagé de pas mal d'artifices ; le sentiment d'ingratitude et de migration romantique n'a pas succombé tout seul : en périssant de mort violente, il s'est violemment défendu contre le bienfait des simplicités retrouvées.

Le prestige allemand tenait, pour une part, aux victoires de 1815 1870, mais on le dérivait d'un monopole imaginaire de la pensée et des arts. L'Allemagne passait pour le berceau de l'esprit humain. Il a fallu plaider et raisonner beaucoup pour lui arracher ce titre burlesque de « seconde patrie de tout homme qui étudie et qui pense [1] ». Quels services vous avez rendus alors à la Renaissance française ! Vous aviez la supériorité de connaître le pays dont on parlait tant ! A dix huit ans, vous étiez allé y chercher les éléments de votre livre, *Louis II de Bavière*. Vous sentiez et rendiez sensible la primauté de notre patrie moins en considérant ses droits sacrés sur nous qu'en l'examinant dans son histoire, son influence et son action. C'était la procédure de la science et de l'esprit libre. Un Goethe vous donne

raison. Mais il ne donne pas raison aux Français qui se dépaysent de coeur et d'âme. Goethe avoue que l'Allemagne en était encore à l'état sauvage quand notre civilisation portait, depuis longtemps ses feuilles et ses fruits.

On ne conçoit pas une France inculte et sauvage. Elle n'apparaît à l'esprit qu'enveloppée et caressée du rayon d'une longue avance, embellie et polie par un art déjà mûr. Le génie de l'homme de France se mêla de tout temps aux douceurs d'une terre autrefois méprisée pour cet affinement. En nous rouvrant ses profondeurs pleines de délices, le pavillon de son beau ciel, la merveille du monde après celui d'Athènes, a fini par rendre du lustre au genre de pensée qu'il avait animé.

Né loin de ces beautés, qui néanmoins m'avaient enchanté de bonne heure (avec ma première *fable* de La Fontaine, avec mes premières cadences d'*Athalie* et d'*Esther*, les unes et les autres corroborées à miracle par la prose de Roumanille et par les chants rustiques ou marins de Mistral) j'avoue que je hâtai l'apprentissage de leur charme. L'expérience est vieille, elle est renouvelée de Paul Arène et de Moréas. Comme ces grands méridionaux qui usèrent l'impatience et l'enthousiasme de leur printemps sous les aubépines du Luxembourg, ma dix huitième année fit ses premiers amis des balustres de pierre qui brodent le palais de la reine toscane. Le souvenir de cette saison d'arrivée à Paris, laborieuse, oisive et pleine de rêves, m'emporte également à des promenades du soir sous les émouvantes ogives de Notre Dame. Comme je parcourais, le plus souvent possible, les Thermes de votre Julien ! Plus tard, par les vallons semés de forêts et d'étangs, il m'était particulièrement agréable et utile d'aller revoir le Château de Louis au point juste où il sort des parterres et des gradins. Ainsi s'élève le rempart crénelé des Alpilles. Ainsi le mur d'Orange. Ainsi un hôtel d'Arles ou d'Aix. Oh ! je voyais les différences ! Elles tiennent à la matière. En m'efforçant de les mesurer, que de fois devais je me dire : *le rapport, l'esprit est le même*. Le difficile était d'aller expliquer cela, notre sécheresse dorée, vos gouffres palpitants de profonde vie végétale ! Des modestes hauteurs de Saint Germain qui voient si bien les plis et les replis de Seine, non sans ressemblances secrètes avec le Rhône d'Avignon, quand il fait une courbe pour « aller saluer Notre Dame des Doms », je prenais mon parti de me contenter du plaisir d'aspirer la fraîcheur de la claire verdure intelligemment innervée. C'est la gloire de la nature, la réflexion du genre humain qu'un pareil fleuve emporte, vif sans furie et mesuré sans nonchalance, par cette succession de plaines découvertes et de collines bases qui le mènent jusqu'à la mer.

L'admirable pays pour le ciel, les eaux et les bois ! L'admirable berceau pour le rêve précis et la libre pensée ! Mon cher ami, vous dont les mérites passent depuis longtemps la frontière et à qui le monde entier rend justice, ne souriez pas trop du retour que je fais sur votre patrie natale et immédiate, celle que Mistral refusait d'appeler « petite patrie » et que son ami Berlué Perussis proposait de nommer, d'un mot qui n'a pas prévalu encore, « la Matrie ». Votre Matrie, votre province, coeur et centre des autres, semble s'être complue à refléter dans votre pensée, surtout dans l'expression de cette pensée si rapide et si vaste, le caractère qui la définit le mieux et qui fait tout le meilleur du génie humain : ce sentiment ailé, cette sensation brusque et forte du nécessaire et du suffisant qui cerne l'oeuvre d'art, détermine l'action, oriente le goût. Je ne parle que du bon goût.

* * *

Quel bon goût ? Mais Musset se moque ! S'il n'a jamais été facile de rendre raison des mystères du sentiment, parce qu'il y renaît toujours quelque question nouvelle, tout de même la vérité se laisse prendre ! Vous avez lu aux *Cantilènes* du poète athénien de langue française la ballade qui dit :

*Ainsi chanta Tidogolain
Le nain ni tant fol ni vilain...*

Il vous souvient qu'elle retombe sur un petit mot plein de sens : *_ Et la dame dit : ce me plaît.*

Car cela règle toutes choses. Une dame. Le bon plaisir d'une dame qui s'y connaît.

Le même poète helléno roman a pris pour épigraphe d'une de ses plus émouvantes compositions la parole que Théognis mettait dans la bouche des Muses et des Grâces invitées aux noces thébaines :

Ce qui est beau, nous l'aimons

Ce qui n'est pas beau, nous ne l'aimons pas.

Ainsi l'amour est fait arbitre du sacré litige ! Mais son choix se fera et son arrêt sera signé de la main de douze déesses, ou demi déesses, qui ne sont certes pas les premières venues.

Écoutons maintenant, sur cette grande affaire du discernement dans les arts, une voix un peu plus chagrine : « Les sots admirent tout dans un ouvrage estimé. Je ne lis que pour moi. Je n'aime que ce qui est à mon usage. » Qui est ce ? Un de vos vieux amis, le personnage favori de votre compatriote Voltaire, ce sénateur Pococurante dont nous prisions le jugement pour la liberté française et la brièveté parisienne : flamme égale, clarté sévère qui n'épargnent aucun défaut.

Toutefois, prenons garde que Pococurante, avant de juger, prend la précaution d'exister. Il vit, il sait : ce que dit cet homme prudent vaut tout ce qu'il vaut, son goût exprime sa personne ; ni ses caprices, s'il en a, ni ses extrêmes hardiesses, n'autorisent aucune fantaisie analogue qui passerait du même train par la tête d'un autre. Il ne suffit pas de trancher net, d'aiguiser des arêtes vives, et de dire plaît ou plaît pas. Même sans y glisser de sottise formelle, il faut pouvoir répondre à la grande question du lecteur ou du spectateur : qui êtes vous, vous qui parlez ?

C'est ce qu'avaient un peu trop oublié de voir tant de jeunes normaliens, fort bons élèves de Voltaire, que le vieux Barbey d'Aurevilly traitait de Voltairianets, puis d'Aboutins, puis d'Aboutinets ! Ils jugeaient, ils tranchaient avant d'exister, avant de laisser voir qu'ils feraient leurs preuves dans l'existence. Le ton de maître oblige ; le Goût sous entend plus que la culture : la nature. S'il suppose « l'âme que les Lettres ont bien nourrie », comme dit quelque part notre Jules Laforgue, il veut surtout la richesse, la variété, la vigueur d'une vie généreuse qui offre sa matière aux retranchements souhaités. Plus et mieux qu'un sacrificateur résolu, de pareils sacrifices impliquent de belles victimes.

Qui dira ce que vous savez sacrifier, mon cher ami ! Que vous préférez, que vous suspendiez ou, énigmatique et mystérieux en termes très clairs, que vous vous refusiez à rien développer, votre lecteur ressent le choc et l'émotion d'une force d'intelligence naturelle aussi capable de presser le mouvement que de l'arrêter net. Ainsi agit sur nous le raccourci extrême de vos études auxquelles les plus hautes autorités vous conjurent en vain de mettre des rallonges. Votre génie secret circonscrit la parole et condense le mot pour irradier la pensée. Une page courte vous est trop longue si elle prête au flottement. Mais, si la suggestion, l'indication suffisent, à quoi bon préciser et spécifier ! Tels sont vos brouillards pleins de flamme. Ils vous protègent et permettent de courir à d'autres objets. Voltaire a bien prêché ce style, ce trait et ce goût, et il n'est point le seul. Sinon tous les natifs de votre Île de-France, presque tous ses maîtres apportent et enseignent cette vue agile et coupante des idées et des choses : Villon, Boileau, Molière, La Bruyère... Leur trait vif supprime le doute ; mais, le vrai saisi et montré, ce qui traîne leur fait horreur. Serait il donc vrai que les fleuves,

Les fleuves descendus du sein de Jupiter,

aient la propriété de modeler l'esprit ou, plus spécialement, le style de leurs riverains ? Quelques théoriciens l'ont cru. Je l'ai cru sans réserve jusqu'à un certain jour que, me promenant avec vous au coeur de la Ville, j'eus la stupéfaction, dont le pavillon de Marsan fut témoin, de vous entendre dire que la prose de Jules Lemaître vous

semblait préférable à celle d'Anatole France. Mon culte et ma piété pour mon vieux maître avaient commencé par frémir, car enfin, France... France... ! Cette pensée toujours florissante et comme dorée, ces beaux muscles liés sur de grands corps brillants comparables aux Cariatides du Louvre... Non, vraiment, votre idée ne m'était pas encore venue que l'on pût égaler à la puissante et délicieuse image d'Anatole France cette chair délicate sans doute mais bien grêle, ces os minces, liés par des nerfs subtils, mais fragiles, ces proportions réduites, harmonieuses et saines encore mais sans grande vigueur qui me représentaient le bon visage ami de l'auteur des Contemporains, du Rousseau, du Racine, du Fénelon. Puis, votre paradoxe m'apparaissait aussi comme une sorte de blasphème, et j'admira ce placide courage avec lequel, ô Séquanien, vous alliez trahissant les filles de Seine. France n'en est il pas l'élu et le favori comme vous ? A la voix d'un autre poète critique, à l'appel d'Orléans, Beaugency, Vendôme et Tavers, vous passiez d'un coeur bien léger dans le lit des nymphes de Loire !

Je commençai par me redire la petite ballade composée autrefois sous le signe de Flore :

Jacques Bainville est un impie.

Mais je pris soin de relire ensuite les contes jumeaux de *Serenus* et du *Procurateur de Judée* et, à la file, un certain nombre de pages de l'un et de l'autre. Cela ne me fit pas quitter ma préférence et je me prononçai même avec plus de force pour le maître poète de *Leuconoé*, le moraliste du *Lys Rouge*, l'historien de *l'Orme du Mail* et des *Dieux ont soif*, son jeu amer de la tragédie de la vie et le secret lyrisme qui lui en découvre la magnificence profonde. Mais il fallut tenir compte de vos clartés. Vous m'obligiez à prendre garde au don sublime de Lemaître, celui qui vous avait conquis : la perfection de la nudité de son pur langage, la qualité d'une expression si adhérente à la pensée que la matière interposée s'est évanouie. Point de vêtement, plus de voile ! Comment m'étais je plaint de pauvreté de la chair ? Mais il n'y en a pas ! C'est l'esprit pur qui peint, d'une touche brillante, le vol du trait sur l'eau qui court : à nous de courir après lui ! Pointe nette, sans équivoque, mais en fuite éternelle, que seul l'oeil bon rattrapera.

Comment n'auriez vous pas retrouvé, suivi et aimé une application si nette et si fine de votre goût ? C'est le goût véritable. Et c'est le goût local du pays déterminé par les bassins de la Seine moyenne et de la basse Marne ; car en amont naît La Fontaine, un peu trop de mollesse et d'égaiement peut être, trop de fleurs des champs sur les bras ; plus près de l'embouchure apparaissent Jules Tellier, Corneille, rhéteurs latins puissants, profonds et copieux, parfois chargés de redites ou d'ornements. Néanmoins, je m'étonne que Lemaître ne soit pas né dans le même jardin que vous, et quel diable y roula le berceau d'Anatole France, si loin de la demeure de ses véritables parents, les Ronsard et les Rabelais ?

Ainsi doutai je tristement de la vertu plastique des ondes nourricières. Puis, à ruminer le sujet, il me sembla que le coup de pouce de l'homme, quand il rectifie la nature, peut la faire comprendre à fond. Non par caprice, mais justice, votre goût pour Lemaître corrige son destin et le réintègre dans sa patrie. Vous le ramenez à Paris, loin d'en sortir vous même. Semblablement le goût d'Anatole France opère aussi la correction dans l'autre sens : quand il eut bien loué l'illustre quai natal, Anatole France est allé dresser sa tente devant celui de tous nos fleuves qui ressemble à sa Muse et, nu comme elle dans un lit d'intelligentes voluptés, offre au soleil une chair riante et dorée, promise à de molles caresses. Je ne prétendrai pas que désertant la Seine, au flot bref, aux fuyantes nuées d'argent, il pensât s'éloigner d'un paysage estimé ascétique ou sévère ; même pour Port Royal, ces mots seraient trop forts : disons plutôt qu'il s'est soustrait à ces retenues de l'esprit, dont il connaît le charme, pour voler à d'autres plaisirs. En quoi on peut le suivre certes ! Mais mieux vaut suivre avec Lemaître l'itinéraire et la leçon inverses. Que la Loire soit belle de splendeur et de vénusté sous sa couronne transparente de vignobles vermeils, de jardins, d'églises et de tours, avouons le les uns aux autres : ce n'est pourtant, ce n'est toujours, comme notre Rhône, que l'une des sublimes parures de la patrie. Cherchons nous le style organique, la pure langue et le suprême goût de la nature de la France, il faut retourner chez les vôtres, il faut habiter près de vous, le magistère est là, le modèle définitif ne peut pas être ailleurs. On le savait depuis longtemps au XV^e siècle quand Villon enseignait qu'il n'est bon bec que de Paris ; on ne l'avait pas oublié, au XVIII^e, lorsque Voltaire fredonnait :

Faites tous vos vers à Paris...

Il convient de voir ce qui est. Patriotes et citoyens, nous n'avons pas le droit de trop nous tromper en de telles affaires dont la gravité, très certaine, croît ou décroît à la mesure des nuances dont on les peint. Lorsque nous parlons de nos villages et de nos provinces, gardons de rêver qu'il s'agisse de rien opposer à Paris. N'opposons pas, mais composons dans la lumière la plus juste. Plus nous serons d'avis de diminuer les pressions exagérées du centre de la vie française, plus il faudra savoir que néanmoins ce centre importe et qu'il n'a jamais mérité d'être dépouillé de la charge régulatrice.

Contentons nous d'en allonger les influences et le bienfait, car l'occident, comme disait Auguste Comte, ou le monde latin, comme disait Mistral, ne devrait pas beaucoup tarder à reconnaître dans la capitale de la France une ville mère de sa pensée : ce juste accroissement du rôle extérieur affranchirait Paris, dans la proportion raisonnable, de la tutelle deux fois lourde qu'on lui fait exercer sur des villes et des régions parfaitement capables de trouver leur destin. Vous reconnaîtrez là mon fédéralisme obstiné. Il n'empêche en rien la fidélité au roi de Paris. Il concorde avec une vive prédilection pour cette chanson de Paris, *la cansoun de Paris, la plus grand pietà dou mounde*, la plus pathétique du monde, répétait le Midi entier quand s'éleva la voix des trouvères d'île de France, précurseurs du chant racinien. Et puis, mon cher ami, c'est à Paris qu'on se fédère. - Au Champ de Mars ? - Peut être. Peut être Cour du Louvre, rendez vous qui dura mille ans.

Ce véritable esprit de Paris, sa pudeur, sa mesure, sa réserve, sa grâce, l'action de ses silences et de ses demi mots ont jadis assuré de la France dans l'univers. Mais c'est un règne qui avait très bien coïncidé avec une activité remarquable des sciences, des lettres et des arts dans la foule des grandes et petites villes françaises qui étaient alors pavées d'écoles et d'académies.

Ces corps savants sont ils tous morts ? Non. Si beaucoup ne conservent qu'un reflet de leur vieille gloire, ce n'est point Paris qui l'a absorbée, car Paris a perdu, lui aussi, quelque chose. Le déclin de Paris et celui d'innombrables foyers provinciaux se sont produits ensemble, c'est pourquoi l'on présume que leur disgrâce finira en même temps. La renaissance européenne de la patrie, sa renaissance intérieure sont les phénomènes de fond qui se tiennent et s'appellent, comme deux conséquences de notre bon ordre essentiel. Qui le sait mieux que vous, mon cher ami, qui saurait mieux le dire ? N'êtes vous pas du petit nombre qui travaille dans les deux voies ? N'êtes vous pas cet homme unique ayant également réussi dans l'une et dans l'autre ? Il n'est pas un Français réfléchi qui ne se recommande à vous pour l'avenir de son pays et la règle de sa pensée.

Chemin de Paradis, mai 1922.

[1] Gabriel Monod.